

DISCOURS ADRESSÉ AU COLLOQUE SUR L'HISTOIRE ORALE, 1976

par Bernard Ostry

L'histoire orale est une discipline qui connaît un essor remarquable et dont le prestige croît sans cesse de sorte que des gens qui, comme moi, ont utilisé ses techniques lorsqu'elles étaient encore méconnues (du moins dans les milieux universitaires) sont invités à prendre la parole devant vous, comme si nous étions des pionniers, ce que nous ne sommes évidemment pas. Chacun d'entre vous travaillait déjà dans cette discipline à l'époque où les plus indulgents voyaient une contradiction dans les termes même d'histoire orale et où certains allaient jusqu'à la considérer comme une sorte de subdivision freudienne de l'histoire; je vous laisse le soin de deviner ce que pouvaient bien être les autres subdivisions. Pour les historiens professionnels, l'histoire orale était quelque chose qui relevait des talents du dentiste ou de ceux de Xaviera Hollander.

Je crois connaître la raison de cette méfiance envers l'histoire orale. La mémoire, comme l'a dit Aldous Huxley, est la faculté d'oublier. Si tout ce qui entre dans notre cerveau demeurerait constamment présent à l'esprit nous serions submergés. Et l'histoire orale pourrait bien paraître frustrer la providentielle sélectivité de la mémoire humaine en captant le mot fugace grâce à une machine, avec des résultats parfois ahurissants comme dans le cas des bandes magnétiques de la Maison Blanche. Le magnétophone, il est vrai, retient absolument tout, sans le moindre discernement. Il manque du tact le plus élémentaire et ne peut même pas supprimer ses propres explétifs, sans parler de son incapacité à respecter les règles du témoignage. Et pourtant, mise entre les mains d'universitaires ou de journalistes qui comprennent les techniques de l'histoire orale, c'est cette même stupide machine, le magnétophone, qui a opéré une révolution dans le domaine de la collecte et de la préservation des témoignages historiques. Le vieux dicton est clair: volat verba, manet scriptum (les paroles s'envolent, les écrits restent). Maintenant que rien ne doit être perdu, les historiens font face à une masse imposante de témoignages d'un type nouveau, et il y a sans doute quelque chose de significatif dans le fait que leur formation, portée vers les écrits, ne les aide pas toujours à en tirer le meilleur parti.

Les techniques de l'histoire orale sont plus anciennes que les machines à enregistrer qui leur ont donné un regain d'importance. Il y a presque exactement 200 ans, le docteur Johnson disait à James Boswell¹:

"Dans ma jeunesse, j'ai voulu écrire la biographie de Dryden, et, afin d'obtenir des renseignements, je me suis adressé aux deux seules personnes encore vivantes à l'avoir vu: le vieux Swinny et le vieux Cibber (autrement dit, Owen MacSwinney et Colley Cibber). Tout ce que Swinny m'a dit, c'est qu'au Will's coffee-house, Dryden avait une chaise qui lui était réservée et qui, l'hiver, était placée près du feu; il l'appelait alors sa chaise d'hiver, mais l'été, on la lui transportait sur le balcon et elle devenait sa chaise d'été. Cibber n'a rien pu me dire, sinon que c'était un vieux monsieur bien gentil qui était l'arbitre des disputes chez Will. Il ne faut pas cependant oublier que Cibber se trouvait alors très loin de Dryden, qu'il n'avait peut-être qu'un pied dans la pièce, n'osait pas faire un pas de plus."

Chacun de nous a sans doute connu les mêmes difficultés que le docteur Johnson. Il peut être important de se rappeler en passant qu'il y a 200 ans, la distinction entre universitaire et journaliste n'était pas aussi fortement marquée qu'aujourd'hui. Johnson, le grand lexicographe, a également écrit des essais dans des revues, notamment The Idler et The Rambler. Dans cette nouvelle discipline qu'est l'histoire orale, l'apport des journalistes a été aussi important que celui des universitaires, car il s'agit d'une discipline qui (comme je l'expliquerai plus loin) fait tomber les barrières dressées entre histoire hiératique et histoire démotique. A bien des égards, c'est une discipline démocratique.

On m'a demandé de parler des entretiens que j'ai animés pour les séries de Radio-Canada "First Person Singular" et "The Tenth Decade", avec le regretté Lester B. Pearson et avec John George Diefenbaker. J'aimerais faire un ou deux commentaires. D'abord, aucune des entrevues n'a apporté grand chose de nouveau sur le plan du détail ou de l'approfondissement historique. On peut même se demander si ce sont ces entrevues qui ont fourni le meilleur témoignage sur les sujets abordés, puisque les écrits finissaient par avoir priorité sur elles. Cela m'a énormément déçu. Les deux séries ont elles-mêmes été le modeste résultat d'un projet beaucoup plus ambitieux que j'avais soumis à Radio-Canada lorsque j'étais Superviseur des affaires publiques pour la radio et la télévision. A l'origine, nous espérions produire une série (en français et en anglais) sur l'histoire socio-politique de la période où M. Pearson et M. Diefenbaker étaient leaders sur la scène politique fédérale. Il ne devait y avoir qu'une seule histoire pour tout le pays. On avait rassemblé une imposante équipe de chercheurs et de rédacteurs anglophones et francophones qui commença à travailler à la réalisation de ce projet. Cependant, après mon départ, l'affaire s'enlisa et serait tombée aux oubliettes n'eût été de la détermination de Cameron Graham, le réalisateur qui avait été chargé de la série, et qui essaya d'en sauver une partie, finalement présentée sur le petit écran. Après que les ex-premiers ministres eurent accepté le principe de l'interview, ils furent invités à consulter leurs dossiers et à se rafraîchir la mémoire. Des centaines d'heures de tournage ont suivi, dont certaines ont eu lieu à l'ombre de soldats en arme pendant la pénible période où le gouvernement a appliqué la Loi sur les mesures de guerre. On m'a dit que la série a eu beaucoup de succès. Qu'y avait-il de nouveau, cependant? Un soir, après une épuisante séance de tournage, M. Pearson et moi prenions un verre ensemble et je lui ai dit que j'étais extrêmement déçu des résultats des entrevues et que ses déclarations n'avaient jusque-là rien apporté de nouveau. Je lui ai même demandé si, une fois le tournage terminé, il serait prêt à recommencer et à passer peut-être le quart du temps qu'avaient nécessité nos entretiens pour répondre à une vingtaine de questions cruciales sur les décisions les plus importantes qu'il avait prises comme premier ministre, les bandes magnéto-scopiques devant être conservées aux Archives et soumises aux règlements de l'époque. Pour la première fois dans l'histoire du monde libre, nous aurions eu l'opinion spontanée et raisonnablement franche d'un leader politique sur les principaux événements dans lesquels il avait joué un rôle prépondérant, ce qui aurait pu par la suite venir compléter documents écrits et interprétation des historiens. A ma grande surprise, il a accepté. Malheureusement pour nous tous, il est décédé peu de temps après. Six mois auraient fait toute la différence. Le savait-il?

Cependant, ces entretiens ont apporté quelque chose de nouveau et, à mon avis, de valable, et cela, ils l'ont fait, d'une façon qui ne peut être réduite à l'écriture: la révélation de la personnalité.

Je dis "réduite à l'écriture" de propos délibéré. L'histoire écrite comporte en effet une dimension "simplifiante". L'avantage de cette simplification est

l'intelligibilité et la clarté; nous avons l'illusion de comprendre ce qui s'est passé. Nous y perdons cependant la vaste pénombre du doute, l'extraordinaire désordre et l'ambiguïté de la vie, et avant tout, le mystère de la personnalité humaine. L'entrevue télévisée et même l'entrevue sur bande magnétique peuvent nous mettre en présence de ce mystère. La vérité de ce type d'histoire peut avoir beaucoup plus de force et de portée que la vérité de l'histoire écrite. Car, comme le fait remarquer Northrop Frye dans son récent livre, The Secular Scripture, "une culture de l'écrit tend à identifier la vérité de façon de plus en plus complète avec la vérité de la correspondance verbale". C'est-à-dire qu'il devient plus important de dire la vérité que de l'étaler. Lorsque l'historien écrit ses ouvrages, sa quête de la vérité peut prendre la forme d'une recherche de l'adjectif qui convient, et la réalité confuse d'un événement peut souvent être aplanie pour la plier aux formes souples d'une prose fluide.

Lorsqu'on effectue une interview télévisée, on cherche un autre type de vérité, la vérité de la personnalité. Non pas la correspondance verbale, mais la correspondance de l'image avec la réalité. Dans cette sorte d'interview, l'historien n'est pas juge et jury des événements. Ce sont les spectateurs qui sont le jury et qui décident des faits en dernier ressort.

D'après ma propre expérience, quand j'ai collaboré à la rédaction d'une tranche d'histoire, une biographie de Mackenzie King (qui sera bientôt rééditée après plus de vingt ans), j'ai découvert l'autorité inhérente à l'écrit.² Cependant, étant donné que les sources écrites, le journal de Mackenzie King, visaient à influencer une future interprétation des événements qu'elles décrivaient, il était manifeste que les biographes ne devaient pas les considérer comme l'ultime vérité. Je m'en suis bien abstenu et, dans le but d'en vérifier l'exactitude, j'ai d'ailleurs effectué des douzaines d'entrevues orales avec des témoins plus impartiaux, parmi lesquels bon nombre des personnes avec qui M. King correspondait régulièrement. Cette méthode était fort efficace mais demandait énormément de temps et je suis certain que je l'aurais abandonnée, n'eût été d'un curieux incident. Certains d'entre vous ont peut-être lu le livre, All the President's Men, ou encore vu le film qu'on en a tiré. Vous vous rappelez peut-être que le jeune Woodward a commencé son enquête avec une indifférence qui s'est brusquement transformée en une recherche passionnée de la vérité au moment où lui et son collègue ont découvert que les documents qu'un fonctionnaire de la Bibliothèque du Congrès avaient accepté un jour de rassembler pour eux n'étaient plus dans le domaine public quand ils sont arrivés pour les examiner. C'est ce qui a excité leur appétit et leurs soupçons et les a finalement mené à leurs découvertes. Lorsque, jeune étudiant, puis enseignant, je suis venu à Ottawa pour examiner la correspondance des leaders politiques canadiens que les Archives publiques du Canada mettaient à la disposition du public, on m'a fait montre de toute la courtoisie et de toute la coopération que pouvait souhaiter un universitaire canadien. Cela a duré 24 heures. Le jour suivant, j'ai trouvé à mon arrivée un bureau vide, là où la veille s'empilaient les lettres de Laurier, de Murphy et d'autres camarades du jeune King. On m'a dit qu'il y avait eu une terrible erreur et qu'il n'était plus question que j'aie accès à ce qui concernait la carrière de King. J'avais à l'époque 25 ou 26 ans et je connaissais autant mes droits de citoyen que les jeunes étudiants de maîtrise ou de doctorat d'aujourd'hui. La façon dont j'ai obtenu qu'on revienne sur cette décision est une autre histoire, mais l'incident aviva en moi la détermination d'examiner tout ce qui avait été écrit sur le sujet qui m'intéressait, où que cela se trouve, et de rechercher toutes les personnes qui avaient eu quelque relation que ce soit avec l'homme politique en herbe. Je me suis rendu compte maintes et maintes fois que sa correspondance et ses journaux intimes n'acquerraient tout leur sens que s'ils étaient éclairés par les mémoires de ses

contemporains. Ses écrits étaient souvent exacts, mais rarement vrais.

J'en aurais encore beaucoup à dire à ce sujet, comme à propos des entretiens avec MM. Pearson et Diefenbaker, mais je ne veux pas rater l'occasion de vous parler du travail dans le domaine d'histoire orale qui se fait depuis quelques années au gouvernement fédéral et aux Musées nationaux, en particulier au Musée national de l'Homme et à l'établissement qui en relève, le Musée canadien de la Guerre. Notons, d'ailleurs, que la Galerie nationale se sert aussi d'interviews enregistrées. En outre, les Musées nationaux accordent des subventions à un certain nombre de projets d'histoire orale dans toutes les régions du Canada, comme l'a fait le gouvernement fédéral par l'intermédiaire de Radio-Canada et de programmes auxquels j'ai étroitement participé, Perspectives Jeunesse et les Programmes d'initiatives locales.

Je dois dire que la reconstitution historique n'est qu'un des usages que font les musées des données orales dont ils disposent. La division de l'histoire du Musée de l'Homme et les historiens du Musée de la Guerre se servent de méthodes orales pour compléter les documents écrits et autres témoignages. Toutefois, dans les disciplines anthropologiques telles la culture traditionnelle et l'ethnologie, l'entrevue orale n'est pas utilisée à la seule collecte de données historiques; on l'utilise pour obtenir des réponses à des questions précises, bien sûr, mais aussi dans des entretiens moins structurés, dans le but de connaître la façon de penser ou de parler de l'informateur.

Certains d'entre vous le savent déjà, une grande partie du travail effectué par le Service canadien d'ethnologie du Musée de l'Homme comporte une quantité considérable d'interviews d'Indiens et d'Inuits, l'étude de ces peuples étant l'unique objectif du service. Nos ethnologues essaient de travailler dans la langue des personnes qu'ils interrogent, car les termes créés par un peuple pour ses institutions et ses domaines particuliers d'intérêt (par exemple, la terminologie de la parenté et les vocabulaires du gouvernement, du droit, de la médecine, du rituel, de la subsistance, etc.) sont un élément capital de la connaissance de leur culture. Il arrive que la langue elle-même soit l'objet de la recherche qui est effectuée dans le but d'écrire des grammaires et des dictionnaires. Dans ce cas, les interviews sont systématiquement planifiées à l'avance. Souvent, avant de se rendre sur place, les intervieweurs auront déjà formulé certaines hypothèses préliminaires sur la langue, l'organisation sociale, les relations économiques, etc. Chaque fois que la chose est possible, les données orales sont enregistrées sur bande magnétique ou magnétoscopique. Le Service canadien d'ethnologie se targue d'ailleurs de posséder de nombreux enregistrements sonores.

Les ethnologues semblent reprocher à certains collectionneurs de traditions orales leur manque de méthode, mais ils concèdent que la recherche non dirigée a aussi ses utilités dans leur domaine, surtout lorsqu'il s'agit de recueillir des histoires vécues, des mythes ou d'autres documents du genre.

Le but premier du Service canadien d'ethnologie est de constituer un dossier des cultures autochtones, en train de se transformer radicalement, voire de disparaître, au contact des Blancs; et c'est la nature même de ce but qui dicte la façon de recueillir les données. Au cours de ce travail, des problèmes historiques se présentent presque chaque jour. Utilisées à propos et bien évaluées, les traditions orales des autochtones peuvent nous aider à comprendre les événements historiques, ce qu'a bien prouvé l'étude de Gordon M. Day, du Musée de l'Homme, publiée dans le journal savant Ethnohistory. L'étude, qui s'intitule "Oral

Tradition as Complement", compare les traditions orales des Abénaquis aux documents écrits afin de reconstituer les événements qui ont entouré la destruction du village abénaqui de Saint-François, en 1759, par le major Robert Rogers et ses Rangers. Il semblerait que les événements ne se soient pas déroulés exactement comme Francis Parkman et d'autres historiens anglais les ont rapportés.

Cette nouvelle preuve historique que constituait la tradition orale indienne a surgi au cours de l'étude ethnologique et a commencé par l'étude de la langue autochtone.

La linguistique d'urgence a également constitué un aspect de la recherche du service d'ethnologie, au cours de la saison 1975-1976. Les chercheurs ont consacré deux périodes à ce domaine, trois mois pendant l'été et trois semaines en février dernier, à la réserve des Six-Nations, en Ontario, travaillant surtout avec des informateurs Goyogouins. Cette réserve est en effet considérée comme l'un des derniers endroits privilégiés pour la recherche relative aux langues et à la culture traditionnelle des Iroquoiens. Six des langues des Iroquoiens du Nord sont encore parlées par plusieurs centaines de personnes, à savoir les Tsonnontouans, les Goyogouins, les Onontagués, les Onneiouts, les Agniers et les Tuscaroras.

Le chercheur a recueilli des données sur des aspects particuliers du lexique et de la morphologie du goyogouin, dans le cadre du projet en cours de dictionnaire-grammaire de cette langue. Il a aussi fait les premières démarches auprès des quelques locuteurs tuscaroras qu'on trouve encore à la réserve des Six-Nations, enregistrant sur bande six heures de propos d'un octogénaire, y compris un vocabulaire fondamental et une histoire en tuscarora. Il s'agit en quelque sorte d'une opération de sauvetage. La même expédition avait pour troisième but d'enregistrer un exemple typique de l'art oratoire goyogouin afin de comparer les prières d'action de grâce chez les différents orateurs, dans les différentes réserves et dans les longues maisons.

En février, le chercheur a bénéficié du concours d'un chef goyogouin pour enregistrer et effectuer une première traduction des discours prononcés par les autochtones à l'occasion des traités, ainsi que d'une version manuscrite en onontagué du code de Handsome Lake, récemment découverte. Voici quelques lignes tirées du rapport du chercheur Michael K. Foster:

"J'ai consacré plusieurs mois à effectuer des recherches, dans les bibliothèques, sur les traités des XVII^e et XVIII^e siècles. Ce qui m'intéresse, ce n'est pas tant le contenu et les conséquences historiques de ces traités que la diplomatie forestière pratiquée par les Indiens et les hauts fonctionnaires de la colonie: protocole, décor, styles oratoires, façons de se saluer, d'échanger les ceintures en wampoums, de désigner les orateurs..."

Michael Foster poursuit en déplorant l'absence de documentation sur ces sujets:

"La dimension ethnographique est presque complètement écartée des comptes rendus publiés, et c'est pour cette raison que nous devons nous hâter de recueillir des données. On comprendra par conséquent la grande joie que j'ai éprouvée en apprenant que le chef Thomas connaissait encore le protocole et les discours rattachés à deux ceintures en wampoums, la ceinture d'amitié et la ceinture à deux rangs. Les accords symbolisés par ces

ceintures sont très anciens puisqu'ils remontent, si l'on se fie à leur libellé, à l'époque de l'établissement des Hollandais à New York. Je ne saurais trop insister sur le fait qu'il s'agit peut-être là de notre dernière chance de consigner sur bande magnétique les vestiges d'une tradition qui a jadis distingué les conseils de forêt et provoqué de grands événements historiques dans le Nord-Est. M. Thomas est l'un des deux seuls Iroquois vivants capables, grâce à la magie des mots, de conduire son auditoire jusqu'à l'orée d'un bois pour lui faire entendre les trois mots rares de condoléances, les vœux réitérés des chefs, l'attisement du feu du conseil et les vicissitudes des discussions qui avaient lieu dans les canots des Blancs et des Peaux-Rouges, dont les chemins parallèles resteront toujours rapprochés mais distincts. Voici un document sur les autochtones qui tente de donner une dimension ethnographique à l'histoire."

J'ai cité ce passage du rapport de Michael Foster parce qu'il montre clairement comment la recherche ethnologique et linguistique, utilisant les techniques orales, a éclairé l'histoire et lui a donné une nouvelle dimension grâce à une certaine compréhension des valeurs et des coutumes indiennes. Une étude préliminaire de quelque 32 bandes de traductions a déjà permis des observations étonnantes.

Par exemple, la locution anglaise qu'on trouve généralement dans les comptes rendus publiés des traités indiens pour traduire l'idée d'"alliance" est la suivante: "le grand lien d'accord" ("the great covenant chain"). Les textes rédigés en langue autochtone n'emploient cependant jamais le mot "lien" (chain) pour rendre cette idée; lorsque le chef Thomas se sert de l'image du lien, c'est qu'il cite les Blancs qui sont les auteurs des premiers traités. On apprend également que le fait de fumer le calumet ne correspondait pas uniquement à un geste de paix. Cet usage avait pour but de renforcer l'accord et de purifier les mots de l'orateur. Le goût du tabac rappelait à ce dernier qu'il était important de parler avec sincérité; en outre, la fumée qui montait vers le ciel pénétrait dans le royaume du Créateur.

A nouveau, l'échange des ceintures en wampoums ne constituait pas une simple formalité. C'était le collier ou la ceinture en wampoums qui contenait ou transportait le message. Pourtant, les Blancs se contentaient de terminer leur discours par la locution suivante: "Voici une ceinture".

Les techniques de l'interview orale sont d'une importance capitale pour les folkloristes du Musée de l'Homme, puisque ces derniers s'intéressent particulièrement aux aspects du comportement traditionnel qui ne sont pas basés sur l'écriture. Le folklore est précisément l'étude des éléments culturels transmis de bouche à oreille, indépendamment du rythme de la culture de l'élite.

L'enquête revêt deux formes: celle de la non-participation, où l'on utilise du matériel recueilli par d'autres personnes, et celle de la participation, où c'est le chercheur lui-même qui recueille les données. La qualité de l'enquête dépend de l'aptitude du chercheur à écarter ses propres préjugés et à considérer ceux de son informateur. Les chercheurs travaillent généralement à l'aide d'un questionnaire soigneusement conçu, élaboré d'avance, mais ils sont toujours prêts à adapter leurs questions et leur vocabulaire selon les particularités locales ou

régionales. Le matériel rapporté de ces interviews et qui alimente nos archives se présente sous plusieurs formes: manuscrits, textes dactylographiés, photographies, dessins, cylindres de cire, bandes magnétiques et magnétoscopiques.

Je dois ajouter que, comme c'est le cas avec les résultats des interviews ethnologiques, les renseignements obtenus peuvent servir à plus d'une discipline. Les historiens peuvent en avoir besoin pour compléter leur documentation. En outre, plusieurs études sont entreprises dans le domaine de la géographie humaine, qui dépendent du genre d'interview orale dans lequel les folkloristes se spécialisent. La profession médicale a également su faire usage de cette documentation folklorique.

J'aimerais maintenant revenir à l'usage qu'on fait des méthodes orales à la Division de l'histoire du Musée de l'Homme. Durant un certain nombre d'années, le Musée a eu pour principe de recueillir des témoignages de vive voix sur tout objet d'art qu'il acquérait. Ces témoignages concernent non seulement l'origine de l'objet, mais aussi son usage et sa fonction. Il n'y a guère d'utilité à acquérir un objet quelconque si l'on ignore à quoi il servait et comment il fonctionnait. Le chercheur a beau savoir de quoi il s'agit - prenons l'exemple d'une houe (même si l'exemple laisse à désirer, puisque c'est plutôt aux Musées des sciences et de la technologie qu'on trouverait un objet semblable), le géographe et même l'historien trouveront peut-être révélateur qu'en anglais on appelle cet outil "mattock" ou "gruffawn", selon qu'on a conservé la désignation gaélique ou non.

Comme je l'ai dit précédemment, le recours à ce genre de témoignage oral est une pratique de longue date à la Division de l'histoire. En revanche, l'usage des techniques orales dans d'autres domaines est un phénomène relativement récent. On y a eu recours à deux reprises: quand on a voulu connaître l'histoire des troubles qui ont perturbé l'industrie houillère du Cap-Breton, en Nouvelle-Ecosse, dans les années vingt, et quand il s'est agi d'étudier de façon approfondie l'artisanat qui se pratiquait au Québec à la fin du XIX^e siècle et au début du XX^e.

L'étude de l'industrie houillère du Cap-Breton a connu deux débuts distincts. D'une part, M. D.A. Muise était déjà engagé dans une étude de longue haleine sur l'histoire de cette industrie dans la région. D'autre part, le Musée a accepté de collaborer avec la Corporation des Musées nationaux et l'Office national du film afin de réaliser un film consacré aux troubles qui ont secoué l'industrie houillère dans les années vingt. Le projet d'histoire orale a été entrepris conjointement avec celui du film, conçu comme un documentaire dont la principale technique consiste à utiliser les souvenirs de ceux qui ont vécu les événements de cette époque. On a enregistré plus de soixante-dix heures d'interviews (dont vingt sur film) d'un certain nombre de personnes qui avaient pris part aux grèves et aux lock-outs de l'industrie houillère dans les années vingt. Or, le témoignage de ces participants est parfois contradictoire, de sorte que les faits historiques qui ont servi de toile de fond aux événements de 1922 et de 1925 ont dû être établis par une méthode plus traditionnelle, mais les paroles et la présence devant l'intervieweur des gens qui ont vécu ces années difficiles confère à l'enquête une authenticité et un réalisme qu'aucun autre moyen ne pourrait fournir. On a l'impression que les gens deviennent historiens pour eux-mêmes.

L'étude de l'artisanat au Québec a amené la recherche de représentants des différents métiers qu'on a ensuite interviewés en détail sur leurs réalisations. Les interviews se déroulent dans leur décor habituel de travail, et il arrive qu'on les filme. Ces entrevues sont fort importantes, car elles constituent souvent l'unique source de connaissance dont nous disposons sur le sujet. Dans le cas qui

nous occupe, elles fournissent vraiment la meilleure preuve. A nouveau, les gens racontent leur propre histoire. Aucun savant ne la dit pour eux ou ne l'altère pour qu'elle convienne à sa thèse ou aux exigences de son récit.

Les historiens du Musée canadien de la guerre font le même usage des techniques orales. Les récits directs permettent à l'historien d'entrevoir le déroulement des événements réels - ce qui, dans le feu de l'action, peut parfois paraître quelque peu embrouillé. Les hommes d'Etat et les généraux ont rédigé leurs mémoires, souvent en vue d'améliorer leur image aux yeux de la postérité. Peu de simples soldats, de sergents, de matelots ou de compagnons d'armes ont écrit les leurs; or, face à un intervieweur habile, ces gens racontent leur histoire avec une sincérité qui compense bien des fois le manque de style.

J'aimerais vous citer une anecdote qui vous donnera un exemple de l'utilité pratique que peuvent avoir les interviews dans les activités courantes du musée. Une récente exposition d'art consacrée à un aspect de la Seconde Guerre mondiale était censée se servir de mannequins revêtus d'uniformes et munis de matériel de cette époque. Tous les règlements concernant la tenue vestimentaire précisaient à l'époque que l'équipement en toile (les courroies supportant le bagage des fantassins) devait être porté d'une certaine manière, mais on s'est rendu compte qu'aucun Canadien n'avait suivi cette consigne pour diverses raisons: se distinguer des troupes britanniques, être plus à l'aise, etc. En interrogeant davantage les intéressés, on a pu déterminer comment ils avaient vraiment porté et utilisé la toile, et on a monté l'exposition en conséquence. Les techniques orales ont donc permis de corriger les témoignages écrits.

Pour terminer ce compte rendu sommaire de l'usage que font nos musées des techniques orales, j'aimerais attirer votre attention sur quelques projets financés par les Musées nationaux un peu partout au Canada.

Au Nouveau-Brunswick, le York County Memory Bank; à Terre-Neuve, Remembrance of Things Past; au Québec, Ilnut; en Ontario, Revelation '74; au Manitoba, Indian Cultural Revival; en Alberta, Telelegend et Oral History of the Metis of Alberta; dans les Territoires du Nord-Ouest, Historical and Cultural Information; en Colombie-Britannique, Cultural Heritage et la Neskainlith Youth Research Team. Tous ces projets présentent entre autres avantages celui de créer des douzaines d'emplois intéressants.

Je crois qu'il se dégage de cette étude quelque chose d'inhérent à la nature de l'histoire orale, en tant que science et art. Je me demande si vous vous rappelez ce poème de G.K. Chesterton qui a pour refrain: "Nous sommes le peuple d'Angleterre et nous n'avons pas encore parlé". Jusqu'à ces dernières années, l'histoire écrite s'est concentrée sur la haute politique, les actions des grands personnages, les exploits des généraux et des amiraux, les conflits entre nations. Le commun des mortels est relégué au second plan, derrière les grandes pompes et les cavalcades historiques!

Je suis d'avis que le magnétophone, la caméra et le vidéoscope ont permis aux gens ordinaires de sortir de l'oubli et de raconter leur propre histoire, sans l'intervention des narrateurs professionnels. Il a fallu quelque temps aux historiens pour se mettre de la partie. Aucun roman n'est aussi captivant qu'un livre tel The Children of Sanchez, d'Oscar Lewis, dans lequel un groupe de Mexicains miséreux laissent parler leur coeur et leur pensée, et nous prouvent, par leur propos, qu'il n'y a pas que les grands hommes et les grandes femmes qui font l'histoire, et qu'il

n'est pas nécessaire de vivre entouré de livres, dans une maison luxueuse, pour saisir la beauté et la dignité de l'homme. Ce sont au contraire les gens confinés dans des taudis et qui vivent l'expérience quotidienne de la naissance, de l'amour, de la colère, de la faim, de la violence, du courage et de la mort, qui peuvent le mieux nous aider à percer le mystère de l'être humain.

Oscar Lewis a par la suite été suivi de gens tout à fait ordinaires - et l'épithète "ordinaires" ne les discrédite aucunement - les journalistes, et surtout les soi-disant nouveaux journalistes comme Tom Wolfe, et même les romanciers excentriques comme Truman Capote, au fil des pages de In Cold Blood, nous fait pénétrer dans les ténèbres intérieures de deux criminels désespérés jusqu'à la potence. Studs Terkel, aux Etats-Unis, et Barry Broadfoot, au Canada, ont eu recours au magnétophone pour révéler le rôle joué par les gens sans prétention - c'est-à-dire les gens ne jouissant d'aucun pouvoir ou d'aucune influence - à des moments critiques de l'histoire, comme la grande crise et la Seconde Guerre mondiale.

Si les Anglais n'ont pas encore parlé, si les Européens et les Américains n'ont pas encore parlé, si les Canadiens n'ont pas encore parlé, les techniques de l'histoire orale sont à notre disposition pour les laisser parler, pour leur permettre d'élever la voix et d'enseigner l'humilité aux savants, aux mandarins et aux hommes d'Etat, et d'inaugurer ainsi une nouvelle littérature et une nouvelle vision du temps et du destin.

Un lien indispensable unit donc toutes les disciplines que je viens d'énumérer. L'ethnologie et le folklore, l'histoire des artisans et des mineurs, la correction des mythes acceptés par la tradition orale: toutes ces activités reflètent la même préoccupation fondamentale, celle de révéler le commun des mortels dans sa vie de tous les jours. Somme toute, il s'agit de percer ce que j'appelais précédemment le mystère de l'être humain, dans toute sa merveilleuse diversité.

Il est plus urgent que jamais d'enregistrer les pensées, les sentiments et les valeurs des peuples et des collectivités qui ont trop longtemps été relégués aux oubliettes et qui maintenant subissent non seulement les insultes de l'histoire, mais aussi le choc des changements techniques et sociaux. A cet égard, les Musées nationaux du Canada jouent leur rôle et continueront de le faire en utilisant toutes les ressources humaines et techniques mises à leur disposition.

La tâche, notre tâche, consiste à remettre en question les formulations élégantes de l'histoire académique, non pas à éliminer cette dernière mais à la compléter en apportant quelque chose de nouveau grâce à l'histoire profane.

NOTES

1. James Boswell, The Ominous Years 1774-1776, ed. Charles Ryskamp & Frederick A. Pottle (Yale, 1963).
2. Henry S. Ferns & Bernard Ostry, The age of Mackenzie King; the rise of the leader London, W. Heinemann, 1955.